

Un besoin irréprensible «d'être utile»

Guy de Muysen, l'homme qui n'arrête jamais

Guy de Muysen en a souvent bavé. Tirant tout bénéfice d'une souffrance mal comprise. Sa vie l'a trimbalé des Navajos aux artistes russes, en passant par un enrôlement de force.

«Là, je suis un peu dans le couloir de la mort. Et je ne sais quand celle-ci interviendra. En attendant, la vie est tellement passionnante.» Ne cherchez pas son âge, fût-il officiel... Eu égard à sa forme physique et intellectuelle, Guy de Muysen n'est pas près de sucer les pissenlits par la racine. Rien ne l'empêche aujourd'hui encore à s'agenouiller deux ou trois heures dans ses plates-bandes, qu'il entretient avec délicatesse sinon amour. Guy de Muysen se déclare volontiers homme de terre, de la campagne de l'Oesling, de Wiltz, où il a vécu son enfance et une adolescence pas toujours très drôle. Ce penchant terrien l'a conduit à étendre son espace de vie et de verdure à l'arrière de sa coquette demeure patricienne aux allures de musée vivant. Une cascade anime ce petit coin de paradis. Une bénédiction: les de Muysen ont sauté sur l'occasion et sur le lopin en question que feu l'Arbed mettait en vente, entre les rues d'Orange et de Crécy.

Voici quelques décennies, à l'été 1955, Guy de Muysen avait déjà goûté de ces relations extraordinaires avec la nature. C'était lors d'un camp d'assistance dans une réserve des Indiens navajos. Là, par respect, le soleil ne se montre pas du doigt. L'on sait comment éviter un mauvais geste de l'ours menaçant. Ou, d'un jet de caillou, étourdir le crotale qui menace la chair tendre du Luxembourgeois imprudent en balade dans le Grand Canyon. «C'était une expérience extraordinaire. A l'époque, les Indiens, d'une extrême pauvreté, avaient une espérance de vie de 24 ans. Animistes, ils ont une culture très profonde. Nos discussions étaient très philosophiques, empreintes de sagesse, toujours incarnées par l'homme médecin.»

Bien avant les Etats-Unis, où, juriste déjà, il suit trois années supplémentaires de cours d'économie, Guy de Muysen a déjà une sacrée expérience humaine. Sa mère décède alors qu'il n'a que dix ans. Près du cercueil de sa maman, le bambin ne comprend pas: «On enlevait la vie à une mère, à tous ces gens qu'elle a aimés. Où est vraiment la raison d'être de la souffrance, même si celle-ci m'a été utile? La souffrance fait comprendre l'humilité. L'on en tire un enrichissement.» Le jeune Guy se met en froid avec Dieu même si, de coutume, il dit encore croire. «Ma



«Je suis né une cuiller en argent dans la bouche. Puis le destin me l'a enlevée. Quelle chance!»

mère était une catholique très sociale. Elle s'occupait des pauvres, soignait les malades. Je l'accompagnais souvent. Lors de la crise économique du début des années 30, elle avait créé la cuisine populaire pour les enfants. C'était mon entraînement pour acquérir cet esprit de solidarité humaine. Elle voulait aussi aider les prostituées», ce qui n'était pas trop bien vu dans les milieux bien pensants.

La dame du camp

Arrive la guerre. La catastrophe dans toute son ampleur. Le papa, notaire, est déclaré en déconfiture. En 44, le jeune de Muysen est appelé par l'occupant. Il tente une vieille recette lorraine pour être jugé inapte: laisser macérer trois cigarettes non fumées dans de l'eau, s'abstenir de toute alimentation durant trois jours, puis avaler le breuvage. De quoi provoquer une jolie tachycardie. Las, l'examen médical est reporté d'une semaine et le Luxembourgeois se retrouve enrôlé de force. «Mais pas question pour moi de tirer sur quelqu'un». Désignée pour le front de l'Est, la recrue se blesse volontairement au pied. Lui est alors impossible d'enfiler ses godasses et de suivre la marche du peloton. Affecté ensuite à la garde d'un pont, Guy de Muysen parvient à prendre la fuite, vivre quelque temps sous la sylvie. Et, enfin, trouver refuge chez les Américains, conduits par le fameux général Bradley. Mais le rescapé, vraiment Luxembourgeois ou plutôt un Allemand? Une interprète est chargée de prouver l'origine réelle du fuyard. La dame demande à Guy de Muysen s'il connaît tel notaire luxembourgeois. A peine. «Mais, déclare de Muysen, je sais qu'un membre de leur famille, un homme, a été envoyé au camp de concentration. Apparemment, il est décédé.» «Non, réplique l'interprète, c'est une dame. Et la dame évadée du camp, c'est moi!»

«Quand j'évoque cet épisode extraordinaire, l'émotion me prend. Je suis né une cuiller en argent dans la bouche. Puis le destin me l'a enlevée. Quelle chance! La chance n'est pas

automatique. Il faut aider le sort. Plus l'expérience est dure, plus elle est profitable. Même la guerre où nous étions tous égaux. C'est une leçon de vie formidable.»

Finalement, le 3 juillet 1945, Guy de Muysen rejoint le Luxembourg, où il retrouve son frère et ses proches. Il entame ses études. «Je voulais être médecin, puis j'ai fait le droit et le commerce, à Nancy et Grenoble. Où j'ai d'ailleurs rencontré ma future épouse.» Des études qu'il poursuit aux Etats-Unis après avoir travaillé trois ans dans une banque, à Luxembourg.

De retour au pays, en 1956, Guy de Muysen est appelé par le ministre Pierre Werner. Il rédige le traité du Benelux et participe aux négociations en vue de la création des Communautés européennes. Puis il entre au Palais, comme maréchal de la Cour de Jean. «C'était très intéressant. Même si le Grand-Duc n'a pas de pouvoir politique, il exerce une autorité d'influence. Les traditionnelles audiences privées avec le Premier ministre étaient empreintes de confiance. Le Grand-Duc incarne toujours un symbole. A priori, je suis plutôt de tendance républicaine. Mais, ajoute-t-il en souriant, pas au Luxembourg où la monarchie reste le garant de la durabilité. Au Palais, nous étions en relation avec l'ensemble des couches de la société. Nous associons les syndicats au niveau de la Cour. J'étais copain avec beaucoup de syndicalistes que j'avais connus à l'école ou à la guerre. C'est pour cela que j'ai demandé à ne pas porter le titre de "Grand" maréchal de la Cour, un titre qui me paraissait désuet au XX^e siècle.» En revanche, Guy de Muysen n'ouvre pas grand sa porte aux communistes.

Le temps du KGB

En 1981, Guy de Muysen poursuit sa route par la diplomatie, à Moscou, où il est accrédité comme ambassadeur. En pleine guerre froide, où son épouse ne le suit pas. Les prémices de la Perestroïka deviennent perceptibles. De Muysen connaît quatre se-

crétaires généraux du Parti communiste. Brejnev vit ses dernières heures au faite du pouvoir soviétique. Lui succèdent Andropov, puis Tchernenko, enfin Gorbatchev. «Je découvrais un continent dont j'ignorais pratiquement tout.» Le Luxembourgeois rencontre énormément d'artistes. Il lui arrive d'en héberger un dans son ambassade. «Ces artistes avaient énormément de courage de fréquenter un étranger, considéré d'office comme un espion. Le KGB était évidemment au courant et les convoquait.»

Au fil du temps, l'ambassadeur réunit une véritable collection d'œuvres non conformistes, antisoviétiques, à mille lieues de la production officielle. «Ces artistes annonçaient la fin du régime», se rappelle le diplomate. Depuis, celui-ci multiplie les expositions et conférences sur sa collection.

Une toile aux dessins géométriques orne d'ailleurs son bureau. Elle prend place dans un ensemble étonnant que, par le graphisme, on pourrait croire issu d'une même contrée. Et pourtant...

Au-dessus de la peinture russe plane un papillon géant africain. En dessous trône une antique urne funéraire navajo. C'est, en condensé, le symbole de toute existence profonde. Trois œuvres aux motifs tellement proches. Guy de Muysen n'arrête jamais. Le téléphone sonne sans cesse. Son agenda déborde. Il hante l'Abbaye de Neumünster et ses dépendances où il fut président du conseil d'administration. Il enseigne les relations internationales à la Miami University de Differdange. Entretient le souvenir de Robert Schuman, qui rendait de fréquentes visites à ses parents. Préside la chorale Saint-Michel. S'occupe de la fondation Mémorial de Hollerich, de l'atelier thérapeutique Moutfort. Sans parler de sa famille, son épouse, leurs trois enfants, Isabelle, Xavier et Alain, et sept petits-enfants.

Ce qui le conduit, c'est cet absolu «besoin d'être utile».

COUP DE POOS

- 20 juin 1926: naissance à Wiltz;
- 1936: décès de sa maman;
- 1944-1945: enrôlé de force puis évadé;
- été 1955: séjour chez les Indiens navajos;
- 1956: ministère des Affaires étrangères;
- 1969: président du comité de coordination pour l'installation d'institutions et d'organismes européens;
- 1971: maréchal de la Cour grand-ducale;
- 1981: ambassadeur à Moscou pour l'Union soviétique, la Pologne, la Finlande et la Mongolie;
- 1986: ambassadeur à Bruxelles et représentant permanent du Luxembourg auprès de l'Otan.
- 25 avril 1990: Guy de Muysen est soupçonné d'imprudences, voire d'espionnage au bénéfice de l'Union soviétique. Il est contraint de démissionner. Le ministre des Affaires étrangères, Jacques Poos, fait des déclarations en sa faveur. Ultérieurement, Guy de Muysen sera blanchi et le gouvernement lui présentera ses excuses.
- 1991: une retraite très, très relative.